

YAMADA Fûtarô

Les manuscrits ninja

LES SEPT GUERRIÈRES
DU CLAN HORI

Roman traduit du japonais
par Machida Momomi et Patrick Honnoré



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Les Manuscrits Ninja
1 - Les Sept Lances d'Aizu

Titre original : *Yagyū Ninpoucho* by Futaro Yamada

© 2001, Keiko Yamada

All rights reserved

First published in Japan in 1999 by Kodansha Ltd., Tokyo.

This French edition publication rights arranged by Kodansha Ltd.,
through Bureau des Copyrights Français, Tokyo.

© 2010, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : © Vincent Dutrait

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Atelier EquiPage – Marseille

ISBN : 978-2-8097-0195-1

I
AIZU

1

Direction nord-ouest à partir d'ici : fief d'Aizu.

Telle était l'inscription gravée sur le poteau indicateur en pierre qui bordait le chemin, au sommet de la longue montée vers le col de Seishi.

De là-haut, on pouvait au nord voir le lac Inawashiro miroiter puis, un peu plus loin, le mont Bandai nimbé de sa couronne de nuages. Mais pour l'heure, depuis ce point de vue situé à environ huit lieues de Shirakawa et à presque dix de Wakamatsu, personne n'admirait le paysage.

Les nuages automnaux sombres comme du mica se reflétaient sur la barrière noire qui barrait le sommet du col. Cette vision avait un caractère trop intimidant pour participer à la beauté environnante.

Le *bansho*, le poste de garde local qui marquait l'entrée dans le territoire du fief d'Aizu, existait là-haut depuis longtemps, mais le contrôle y était bien moins strict qu'aux *sekisho* qui, eux, dépendaient de la douane du shôgunat et se trouvaient généralement installés aux points frontaliers stratégiques. D'habitude, il était à peine gardé. Que se passait-il donc

aujourd'hui ? Les alentours du *bansho* grouillaient de gardes armés de longues lances.

— C'est bon.

— Vous pouvez y aller.

Les gardes vérifiaient le visage de tous les voyageurs qui franchissaient le col en direction de l'ouest, hormis les paysans ou les *chônin*, artisans et commerçants immédiatement reconnaissables à leur tenue. Ils faisaient se découvrir tous ceux qui dissimulaient leurs traits pour une raison ou pour une autre, tels les guerriers sous leurs amples chapeaux *fukaami-gasa*, les *yamabushi*, ascètes des montagnes coiffés de calottes noires, les *komusô*, prêtres zen itinérants aux chapeaux de paille en forme de panier, ou encore les femmes encapuchonnées... Le contrôle semblait même plus sévère pour les femmes. En effet la moindre passante jeune ou aux cheveux couverts aussi bien d'un chapeau conique en bambou que d'un simple capuchon se voyait systématiquement intimer l'ordre de l'ôter, pour permettre aux samouraïs de la dévisager.

— Quelle foule ! Mais que se passe-t-il ? demanda un voyageur.

— Oui, c'est incroyable, commenta un autre. J'ai entendu dire que le seigneur d'Aizu rentrait chez lui ; il devrait même passer par ici tantôt. C'est pour ça qu'ils renforcent les contrôles.

— Je vois. Quoique... en fait non, je ne suis pas sûr de bien comprendre à quoi rime cette cohue...

Les voyageurs échangèrent encore quelques remarques avant de hausser les épaules et de franchir le col, tête baissée.

— Attendez !

La voix stridente qui venait de retentir était celle d'un samouraï en faction devant le poste de garde.

— Oui, vous, le bonze, attendez !

Il interpellait un moine zen errant qui portait un ample chapeau en bambou tressé. Contrairement aux autres voyageurs, ce bonze cherchait à franchir le col d'ouest en est. Aucun de ceux qui quittaient le fief d'Aizu ne s'était fait contrôler jusqu'à présent.

— Bonze, je vous ai vu entrer dans le fief d'Aizu tout à l'heure, et vous repartez déjà ? Pourrais-je savoir pourquoi ?

Le samouraï — qui n'était autre qu'Urushido Kôshichirô — s'approcha du moine, les manches de son kimono flottant dans le vent automnal.

— Eh bien, j'ai perdu quelque chose de très important, répondit le bonze sur un ton surpris en tournant son visage de vieux sage vers lui.

— Quoi donc ?

— Je l'avais encore en bas du col de Seishi, mais je viens de m'apercevoir que je ne l'ai plus. C'est une lettre que je dois absolument retrouver, car j'ai pour mission de la remettre à quelqu'un.

— Quelle lettre ?

— Elle provient du grand maître zen Takuan, du temple Tôkeiji à Edo. Il doit se rendre prochainement dans la province de Dewa, à Kaminoyama, et je dois confier sa missive à une certaine personne afin que ladite personne prenne ses dispositions.

— Le grand maître Takuan... murmura Kôshichirô, qui changea légèrement de couleur malgré lui à ce nom.

Le maître zen aurait-il l'intention de passer par le fief d'Aizu pour se rendre à Kaminoyama ?

— Le grand maître jouit de la confiance du shôgun, reprit-il. Nous devons lui faire bon accueil et lui porter une attention toute particulière pendant son

voyage. Mais comment se fait-il que personne ne nous ait prévenus de son arrivée ?

— Ah bon, on ne vous a rien dit ? Il a peut-être décidé de passer par Fukushima et Yonezawa, finalement, répondit le bonze sans se montrer plus précis, lui qui se prétendait messager et éclaireur destiné à devancer le voyage du fameux maître.

— Comment ça, « peut-être » ? Bonze, êtes-vous en train de me dire que vous ignorez quelle route maître Takuan compte prendre ?

— Eh bien, pour être tout à fait franc, je n'en sais rien, non. J'ai quitté le Tôkeiji avant mon vénérable maître. Il affirme faire un pèlerinage, mais je crois plutôt à un simple voyage d'agrément : il a la nostalgie du pays où le shôgunat l'avait banni autrefois. En outre, le connaissant, j'ai le sentiment qu'il n'apprécierait que moyennement que vous lui réserviez un accueil en grande pompe. Il se pourrait qu'il vienne, mais je vous en prie, ne vous souciez surtout pas de lui.

— En tout cas, c'est bien embêtant d'avoir égaré une lettre d'une telle importance. Vous m'avez dit que vous l'aviez encore en bas du col de Seishi... Voulez-vous que j'envoie un de mes hommes la chercher ?

— Non, non, ne vous donnez pas cette peine. Je peux très bien me passer de ce pli, répondit précipitamment le bonze — se contredisant là, ce dont il se rendit compte aussitôt. Vraiment, je vous remercie, il vaut mieux que j'aie le chercher moi-même. Si je ne le retrouve pas, je me permettrai de revenir vous demander de l'aide. Bon, faisons comme ça, je dois me dépêcher... lança-t-il en toute hâte avant de franchir la barrière et de prendre la direction de l'est.

La descente vers l'est était longue et éprouvante, mais le moine la dévala aussi légèrement qu'une feuille portée par le vent. Au bout d'un moment, il s'arrêta, se retourna pour vérifier que personne ne le suivait, avant de disparaître dans le bois d'érables qui bordait le chemin.

— Hé, messire Jûbei ! appela-t-il d'une voix étouffée, haletante.

Cinq bonzes surgirent du fond du bois : Yagyû Jûbei accompagné de plusieurs femmes du clan Hori, bien évidemment. Une silhouette qui ressemblait à celle d'O-Kei s'avança en compagnie d'O-Sawa, O-shina et O-Tori. O-Kei, qui s'était foulé la cheville peu de temps auparavant, semblait tout à fait rétablie, à présent.

— Je suis allé faire une petite visite de reconnaissance, lança frère Yakushi, celui qui avait ôté son chapeau devant le samouraï tout à l'heure. J'aime autant vous prévenir, ce *bansho* est quasiment impossible à franchir. Un nombre impressionnant de gardes sont sur le qui-vive, parmi lesquels ce sbire manchot que nous avons croisé à Utsunomiya...

— Urushido Kôshichirô.

— En personne. Il est sur place et nous attend de pied ferme.

— J'en étais sûr, lança Jûbei, son propre chapeau bien enfoncé sur son crâne.

Il leva les yeux pour observer le paysage qui se déroulait devant lui : des chaînes de montagnes s'étendant de part et d'autre du col, sous les nuages

qui ridaient le ciel. Et là-bas, au milieu des monts, loin, très loin au-dessus du niveau de la mer, le cœur du fief d'Aizu.

— Pour mieux déjouer l'adversaire, j'ai réparti notre équipe en deux groupes. Si tout se passe comme prévu, le nôtre devrait fouler le territoire d'Aizu en premier. Voici mon plan : nos huit complices qui suivent le palanquin d'Akinari vont détourner l'attention des gardes, ce qui nous permettra de traverser discrètement la frontière. Au cas où nos ennemis nous repéreraient malgré tout, l'autre groupe passerait devant. Mais puisque vous dites que la surveillance est aussi serrée, je commence à me demander si c'est vraiment une bonne idée... fit Jûbei en fermant le seul œil qui lui restait. Nous pourrions peut-être emprunter un autre chemin. Nous devrions bien trouver un col sans gardes, tout de même...

— Non, Jûbei. Ecoutez, près du *bansho* tout à l'heure, j'ai eu le temps de bien observer les environs. J'ai vu des lances et des sabres luire entre les arbres et j'en ai repéré un peu partout sur la montagne. J'en déduis qu'ils ont mis en place un réseau de surveillance si étroit que même une fourmi ne pourrait pas passer...

— Dans ce cas, nous n'avons pas d'autre choix que de nous jeter à l'assaut d'un de ces chemins de montagne, intervint O-Tori en soulevant son chapeau de bambou.

La lueur qui brillait dans ses yeux ne devait rien à la peur.

— Comment ? demanda Jûbei en rouvrant l'œil. Vous n'y arriverez jamais, assena-t-il sèchement. J'avais moi-même envisagé cette solution, mais j'ai eu

beau observer ces monts dans le détail, je n'ai pas vu de chemin digne de ce nom. Sans compter que, d'après ce que nous venons d'apprendre, les gardes ont étendu leurs filets un peu partout...

— Très bien, alors, il ne nous reste plus qu'à nous sacrifier. Notre groupe devra attirer l'attention du plus grand nombre de gardes possible pour permettre à celui de maître Takuan de passer en toute sécurité...

Le sérieux avec lequel s'était exprimée O-Tori déclencha un sourire chez Jûbei.

— J'étais en train de me dire exactement la même chose. Mais surtout, ne vous inquiétez pas, je m'en occupe.

— Que voulez-vous dire ?

— Je m'en charge tout seul. En d'autres termes, je devrais y arriver sans vous. Ce sera même beaucoup plus facile ainsi.

Les quatre femmes se dévisagèrent.

— Et nous, qu'allons-nous faire pendant ce temps ? lui demanda O-Shina, soudain nerveuse.

— Je ne veux pas que vous couriez des risques inutiles. Ce qui compte avant tout, c'est que vous entriez saines et sauvées dans Aizu. Laissez passer Akinari et sa suite, vous rejoindrez le groupe de maître Takuan après. Mais surtout, n'allez pas vous emballer comme la dernière fois, lorsque vous êtes tombées à bras raccourcis sur Washinosu Rensuke ! Je compte sur vous pour leur serrer la bride, frère Yakushi, conclut Jûbei avec un rire acide.

Il s'approcha du moine pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille.

— Merci de bien vouloir transmettre ce message à maître Takuan : « Ils ne nous laissent pas le choix,

nous allons devoir employer les grands moyens pour entrer dans Aizu... »

Sur ces mots, il saisit le carré de tissu qu'il portait noué de biais dans le dos et le défit, laissant apparaître un masque rouge de furie *hannya* ainsi qu'une tenue noire.

Quelques minutes plus tard, l'un des bonzes s'était volatilisé, cédant la place à une silhouette masquée.

— Rendez-vous à Aizu... si tout va bien ! Ah, j'ai failli oublier cet important cadeau... fit le masque en revenant sur ses pas pour caler un paquet gros comme une pastèque sous son bras. L'hiver a beau être proche, les produits frais ne se conservent pas indéfiniment. J'espère bien pouvoir le remettre à son destinataire avant deux à trois jours...

Sur ces mots, il s'élança à travers bois comme une panthère noire.

3

Trois jours plus tard, l'après-midi.

Près d'un modeste bivouac, dans une forêt qui dominait le col, trois *bushi* casqués de *jingasa* en fer scrutaient les alentours, la main contre le front en guise de pare-soleil.

— Regardez ! Notre seigneur arrive enfin !

— Et les Sept Lances ? Est-ce que tu les vois ? Sont-ils tous là ?

— Attends... Tiens, voilà Ginshirô sur son cheval. Il ouvre le cortège.

— Et moi, j'aperçois Ichiganbô juste à côté du palanquin.

— Hum, par contre, je ne vois Rensuke nulle part.

— Pourtant, on ne peut pas le rater, c'est un colosse ! Regarde mieux.

Il faut préciser que le cortège de monseigneur Akinari devait paraître minuscule depuis l'endroit où nos trois *bushi* se tenaient : vus de là-haut, les cavaliers qui grimpaient le col avaient la taille d'une fourmi. Les trois gaillards qui les regardaient arriver n'étaient pas de simples samourais, eux non plus. Leur air quelque peu féroce le disait assez.

Un objet étrange pendait à la branche d'un grand arbre, près du campement : un panier en fer accroché au bout d'une chaîne, qui contenait des branches et des herbes. Il était midi, aucun feu ne brûlait, et pourtant le contenu du panier semblait fumer, distillant des émanations furtives, presque invisibles.

— Non, décidément, Rensuke ne se trouve pas avec eux, murmura l'un des guetteurs en penchant la tête.

Le cortège d'Akinari arriva au poste de garde, en haut du col. Des gens d'armes en sortirent en rang pour se prosterner devant leur seigneur tandis que ce dernier descendait de son palanquin. Il semblait parler à une personne venue l'accueillir.

— Hein ? s'étonna l'un des samourais aux aguets, les yeux écarquillés. Je vois un autre cortège qui arrive par l'est.

— Des chaises à porteurs... Une, deux, trois... six, sept... neuf en tout.

— Mais qu'est-ce que c'est que ça ? On dirait que des bonzes les suivent à pied.

— Des moines zen errants. J'en compte cinq.

— Regardez, les porteurs se dirigent vers le poste de garde alors que le cortège du seigneur se trouve juste en face d'eux...

Deux personnes pour le moins étranges faisaient un accueil des plus singulier à Katô Akinari. Enfin, étranges... Au premier abord, on aurait seulement dit une femme et un vieillard fort ordinaires. Mais la femme était extraordinairement belle, et le vieillard, un véritable ancêtre. A vrai dire, ils semblaient à peine humains. La peau grise et le visage parcheminé du vieil homme – il faisait penser à une motte de vers de terre – indiquaient un âge très avancé. Curieusement, ses cheveux noués en chignon étaient d'un noir aussi intense que la longue barbe qui lui tombait sur la poitrine. Mais c'était surtout l'aura maléfique entourant ces deux êtres qui avait de quoi étonner.

— O-Yura ! lança Akinari en descendant de son palanquin.

Les deux palanquins que l'on distinguait stationnés devant le poste de garde les avaient transportés de Wakamatsu, la capitale du fief, accompagnés de leur suite, pour les déposer ici trois heures plus tôt.

Une fois parvenus au *bansho*, les voyageurs avaient attendu le retour du seigneur d'Aizu assis côte à côte près des deux litières.

— Je suis heureuse de vous voir rentré sans encombre, articula la splendide jeune femme, les yeux baissés.

Sans encombre, pas tout à fait. Certes, Akinari venait de poser le pied sur le sol d'Aizu, son territoire, son fief. Mais quelle réflexion curieuse d'estimer que ce seigneur émacié, aux joues creuses et blafardes, à la chevelure hirsute et aux yeux caves, vitreux, avait dû faire bon voyage ! Il paraissait plutôt affreusement malade.

Aussitôt qu'elle le vit, la femme se leva en ondoyant d'un mouvement aussi gracieux que son prénom¹, son *haori* brodé d'or et d'argent resplendissant dans le soleil de cette magnifique journée d'automne ; elle n'était autre que l'épouse de cœur du seigneur Akinari. Si son épouse officielle était restée à Edo, O-Yura était celle qu'il aimait, sa préférée, sa favorite.

Elle s'approcha de lui sans rien dire pour entourer de ses bras avec tendresse le cou de son bien-aimé. Puis elle leva légèrement son menton pâle et lui décocha un baiser impudique, sous les regards ahuris de plusieurs centaines de vassaux. Voilà pourquoi je qualifiais plus haut cet accueil de singulier. En dépit des vassaux qui épiaient la scène en retenant leur souffle, O-Yura avait manifestement introduit la langue dans la bouche d'Akinari et la mouva voluptueusement. Après cela, les deux amoureux perdirent à l'évidence toute notion du temps.

La coquette avait-elle agi ainsi par insolence, ou possédait-elle un charme ensorcelant ?

Quand leurs visages s'éloignèrent enfin, on vit même un filet de salive argenté relier leurs bouches tel un fil d'araignée.

— Chéri... aspirez ma vie, fit-elle avec un grand sourire.

A ces mots, Akinari recouvra instantanément ses forces : ses joues retrouvèrent leurs couleurs et ses yeux leur brillant.

— O-Yura !

— A partir de maintenant, je serai toujours près de vous pour vous insuffler ma vie, dit la jeune femme.

1. *Yura* signifie « ondulant ».

— C'est vrai, monseigneur, lança le vieillard en riant dans sa barbe. Et vous n'avez plus rien à craindre, puisque je suis là, moi aussi.

Cet Ashina Dôhaku vêtu d'un long *haori* orange et kaki était le chef des gens d'armes d'Aizu, un vieillard vénérable de cent sept ans. O-Yura était sa fille, qu'il avait eue à l'âge de quatre-vingts ans. La jeune femme en avait donc vingt-sept.

— J'ai ouï les nombreuses mésaventures qui vous sont arrivées à Edo depuis le printemps dernier et je me suis fait bien du souci pour vous. Mais à présent que vous voilà rentré dans vos contrées inexpugnables, tout ira bien, énonça le vieillard. Quoique... d'après Kôshichirô qui est arrivé avant vous, il semble que des insolents aient marché dans vos pas durant le voyage ? J'ai posté des hommes de mon clan tout le long de la frontière, par précaution. Soyez assuré que de cette façon, aucun malfaiteur ne pénétrera facilement dans le fief. Cela dit, je me demande si c'est vraiment une bonne idée...

— Comment cela ?

— Ne ferions-nous pas mieux de laisser entrer les femmes du clan félon Hori, je dirais même ces renardes, afin de mieux les attraper ? Nous pourrions les crucifier la tête en bas sur le portail du château Tsurugajô...

— Ces femmes n'agissent pas seules, l'interrompt Akinari, le visage à nouveau exsangue. Un mystérieux individu les soutient. C'est d'ailleurs à cause de lui que Tessai, Magobê et Jônoshin, des valeureux guerriers qui comptaient parmi les meilleurs du clan Ashina et que tu m'avais recommandés, ont péri à Edo...

— Tessai, Magobê, Jônoshin... murmura le vieillard en se retenant pour ne pas cracher. Si j'avais

été avec eux, jamais ils ne seraient morts. Mais tant pis pour ces imbéciles, ils ont certainement mérité leur sort, après tout.

Il grinça des dents – non par dépit ou tristesse : il ne ressentait que haine et mépris à l'égard des trois disparus. Puis, levant ses yeux caves, au regard perçant malgré tout, sur Ichiganbô et Ginshirô debout derrière Akinari :

— Au fait, je ne vois pas Rensuke. Quelqu'un saurait-il me dire pourquoi ?

Les deux hommes scrutèrent l'extérieur du *bansho*, puis l'intérieur, visiblement désarçonnés.

— Comment ça ? Il n'est pas là ? Il était censé arriver avant les autres.

— Il est parti en éclaireur ; il nous a quittés à l'auberge de Kamikoya...

Les yeux de Dôhaku lancèrent des flammes.

— Balourds, benêts, obtus...

Le vieillard avait beau les tancer à voix basse, le ton était si incisif que tous deux eurent l'impression que cette voix grêle allait leur percer les tympanes.

— Il doit avoir été assassiné entre ici et Kamikoya. Tant pis pour lui, c'est qu'il l'a bien cherché. Mais quelle bande d'idiots vous faites ! Vous n'avez même pas compris que votre camarade avait été assassiné...

Ichiganbô et Ginshirô jetèrent un dernier coup d'œil à l'intérieur du *bansho* avant de revenir sur leurs pas sans mot dire, penauds. Ils allaient sortir du poste de garde lorsqu'ils s'arrêtèrent soudain.

— Hein ?

— Que se passe-t-il ? demanda Kôshichirô, qui partit à son tour à toutes jambes pour aller observer le flanc est de la montagne. Hum, j'aperçois neuf

chaises à porteurs. Et le moine de tout à l'heure en tête de cortège. Donc...

4

A proximité du *bansho*, qui se trouvait en droite ligne devant eux, l'humble cortège de véhicules de toile et de bambou grimpait lentement la côte sans se soucier de la multitude de hautes lances coiffées de panaches blancs fièrement alignées le long de la frontière.

Hormis les porteurs, cinq bonzes marchaient près des chaises. Celui qui cheminait devant s'avança vers Kôshichirô d'un air innocent, tandis qu'Ichiganbô et Ginshirô se postaient derrière la barrière sans quitter le cortège des yeux.

— Tiens, encore vous ! Rebonjour, lança frère Yakushi à Kôshichirô en souriant. Je n'ai pas réussi à dénicher la lettre, mais j'ai retrouvé la personne qui l'a écrite ! Le grand maître a découvert que son émissaire, c'est-à-dire moi-même, s'était attardé en chemin. Je peux vous dire qu'il vient de me passer un sacré savon.

— Le grand maître ? Vous ne parlez quand même pas de...

Tandis que le samouraï contemplait les chaises d'un air stupéfait, le moine prit la parole, d'une voix qui tonna jusque dans le ciel bleu.

— Son éminence le grand maître zen Takuan, supérieur abbé et fondateur du Tôkeiji, le temple de la Mer de l'Est à Edo, sollicite l'autorisation de passer par le fief d'Aizu afin de poursuivre son pèlerinage jusqu'à Kaminoyama, en pays de Dewa !

— Quoi ? éructa Akinari en s'étranglant presque.

Sa surprise n'avait rien d'étonnant puisque le maître zen Takuan comptait le shôgun parmi ses adeptes.

Une vague de stupéfaction déferla sur l'ensemble des guerriers qui accompagnaient Akinari.

— Bon, on peut passer, n'est-ce pas ? redemanda Yakushi d'un ton indifférent.

Sans attendre la réponse, il fit un signe du menton aux porteurs, puis les chaises franchirent la barrière l'une après l'autre comme si de rien n'était.

— Euh... attendez ! hurla Koshichirô en leur barbant brutalement le passage. Bonze, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, nous ignorions que maître Takuan devait passer par Aizu...

— Bah, ne vous faites aucun souci. Car comme je vous l'ai expliqué de mon côté, le maître vagabonde à travers le pays pour affaires privées, au gré de ses caprices.

— Je ne demande qu'à vous croire, mais comment être sûr qu'il s'agit bien de lui ? Pardonnez ces soupçons, mais si nous vérifions strictement l'identité de tous les voyageurs, ce n'est pas sans raison : nous tentons de démasquer des malfaiteurs qui chercheraient à entrer clandestinement dans notre fief.

Frère Yakushi se retourna pour appeler son maître :

— Vieux maître !

— Ouais.

— Vous avez entendu ça ? Il dit que vous seriez peut-être un imposteur.

— J'ai très bien entendu. Alors, comme ça, des bandits tentent de s'infiltrer en territoire d'Aizu ? Et vous êtes en train de dire que celui qui cherche par tous les moyens à passer la frontière se serait

déguisé en Takuan ? Ha ! ha ! Voilà qui est fort intéressant !

Sur quoi un rire tonitruant s'éleva à l'intérieur d'une des chaises, puis la natte sale qui en masquait l'entrée s'écarta, laissant apparaître un vieux bonze à la barbe blanche.

— Comme c'était malin de votre part de l'envisager ! Mais dites-moi, puisque vous êtes capable d'aussi bonnes idées, vous devriez pousser votre raisonnement un peu plus loin. Pourquoi ce criminel de génie ne se ferait-il pas passer pour le seigneur de ce fief, hein ?

— Argh !...

C'était Akinari qui venait de pousser ce cri étouffé qui ne présageait rien de bon.

Le vieux bonze malingre et chauve comme un œuf leva la manche de sa soutane noire et cala une main au-dessus de ses yeux pour scruter le lac dans le lointain.

— La nature est d'une beauté sans égale... murmura-t-il, l'air profondément réjoui. Ecoutez, bonnes gens d'Aizu, j'arrive d'Edo, dit-il sans tourner la tête. Je vais vous raconter une histoire drôle qui fait fureur là-bas : c'est celle d'un malfaiteur qui se ferait passer pour votre seigneur...

A ces mots, Kôshichirô faillit empoigner la garde de son long sabre, mais il se retint de justesse. Ce vieillard était-il vraiment Takuan ? Se retournant, furieux, il découvrit devant le *bansho* son seigneur pétrifié qui regardait dans leur direction, les yeux écarquillés.

Le vieux bonze étouffa un rire, puis entama posément son récit en projetant sa voix bien haut au-dessus de la tête des vassaux, afin que tous l'entendent.

— On raconte qu'un jour, on aurait retrouvé Monseigneur ici présent ligoté et mis au pilori devant la porte de la résidence de la princesse Sen, la sœur aînée du shôgun, dans l'aile Takebashi du palais d'Edo. Il semblerait qu'un parfait demeuré s'y soit introduit de nuit, poussé par une rumeur imbécile selon laquelle la princesse serait une veuve lascive, et qu'il se soit fait attraper par la police. Le bruit court que cet idiot fini se serait présenté sous le nom de Katô Akinari, daimyô d'Aizu. Maintenant, en imaginant qu'il s'agissait effectivement de ce fameux seigneur, il lui était dès lors impossible de rester à Edo. Ce qui veut dire qu'il aura certainement pris la fuite pour rentrer dans son fief. A Aizu. Voilà ce qui se raconte à Edo pour faire rire. Evidemment, je suis tout à fait convaincu que mon informateur affabulait et que cette histoire est un pur mensonge. Disons en tout cas que j'aimerais le croire. Mais...

On imagine sans difficulté que les hommes d'Aizu avaient senti une sueur froide les inonder au fil de cette tirade.

— Sé, sé... gémit Kôro Ginshirô.

Il fut incapable de terminer. Il voulait dire « Seigneur ».

S'il n'avait pu prononcer ce simple mot, c'est qu'il venait d'apercevoir le visage de son maître étrangement déformé, mais non par la colère. En écoutant parler le vieux bonze, Akirani avait supporté sans défaillir les affres que cette « plaisanterie » lui faisait endurer, mais il n'y tenait plus : il était près de s'évanouir d'horreur, tout bonnement. C'est pourquoi il avait laissé échapper ce grognement tout à l'heure. Il savait pertinemment que le vieux bonze était le véritable Takuan.

Le vieux maître se rendait souvent à la cour d'Edo et tous les daimyôs et vassaux directs du shôgun le connaissaient. Akinari l'avait personnellement croisé au palais shôgunal à différentes reprises, raison pour laquelle il n'avait pas eu d'autre choix que d'écouter l'« histoire drôle » de Takuan en serrant les dents.

Le bonze continua son récit, faisant mine de ne pas voir dans quel état il mettait le seigneur d'Aizu.

— Je suis tout à fait persuadé qu'il ne s'agissait pas du vrai Katô, vous pensez bien... mais je me devais d'informer les vassaux d'Aizu de cette histoire. Un bandit se fait passer pour votre seigneur. Puisque vous êtes sur vos gardes, méfiez-vous de cet insolent...

Soudain, on entendit un murmure. La voix semblait monter des pieds d'Akinari :

— Je sens une odeur de femme...

A la vérité, seuls Ginshirô et Ichiganbô, debout juste à côté de leur maître, avaient entendu cette réplique. C'était Ashina Dôhaku qui, assis par terre, se parlait à lui-même. Il leva les yeux et considéra Takuan avec calme.

— Je sens une odeur de femme. Elle provient des chaises qui se trouvent derrière lui.

Ses deux compagnons, surpris, regardèrent les huit chaises à porteurs posées par terre l'une à côté de l'autre.

— Ichiganbô, va en ouvrir une, murmura Dôhaku.

Depuis tout à l'heure, le borgne n'arrêtait pas de secouer la tête d'un air dubitatif sans quitter Takuan des yeux. Il faillit parler quand Dôhaku lui intima son ordre, mais il préféra finalement lui obéir afin de dissiper rapidement ce malentendu.

— Très bien, répondit-il en opinant et en s'accroupissant sur un genou.

Soudain, un claquement évoquant un drapeau en plein vent retentit près de ses mains. Une ondulation noire se dessina entre son corps et la chaise qui se trouvait à quelques mètres de lui, juste derrière Takuan.

La natte qui fermait l'ouverture se détacha net dans un grand fracas. Dans la seconde qui suivit, l'ondulation revint vers le samouraï en s'enroulant sur elle-même : ce serpent noir n'était autre que le célèbre fouet en cuir d'Ichiganbô.

Une femme était assise à l'intérieur de la chaise à la natte sectionnée.

Takuan regarda ce spectacle d'un air ébahi, sans mot dire, jeta un coup d'œil à Ichiganbô, puis finit par lancer à la femme :

— Zut... Bon, allez, sors de là.

Akinari ne fut pas le seul à laisser échapper un gémissement à cette vision. Ichiganbô et Ginshirô, les yeux écarquillés, rivés sur la passagère, poussèrent eux aussi d'affreux soupirs.

— Zut et rezut ! Maintenant, tout le monde va savoir qu'un bonze comme moi voyage en compagnie féminine. Ha ! ha ! ha ! Allez, sors de là et regarde bien cet homme là-bas, reprit le vieux maître en désignant Akinari du menton.

La jeune fille se laissa glisser à terre sur les genoux et regarda Akinari. C'était O-Tone, la fille de l'aubergiste que les hommes d'Akinari avaient enlevée dans le bourg de Koga afin qu'elle divertisse leur seigneur sur le chemin de son fief, et que Takuan avait tirée de leurs griffes et prise sous son aile depuis lors. Tout son corps tremblait de colère.

— Je n'ai pas encore fini mon histoire, jeta Takuan avec un regard perçant à l'adresse d'Akinari. En

chemin, sur la grand-route d'Oshû, je suis tombé sur un daimyô qui avait fait monter une femme dans son palanquin pour abuser d'elle durant le trajet, si bien que cette pauvre malheureuse s'égosillait. Le cortège ressemblait bel et bien à celui d'un seigneur, mais je me suis dit par la suite qu'il ne pouvait pas en exister d'aussi stupide en ce monde et qu'il devait s'agir d'un imposteur.

Sous le choc de cette annonce, Ginshirô tourna brusquement la tête vers Ichiganbô. Le regard sinistre de son camarade eut tôt fait de le calmer.

Une idée venait de traverser l'esprit d'Ichiganbô. L'autre jour, il avait déjà croisé un vieux moine qui, sous son chapeau de pèlerin, portait un foulard noir, le *kesazukin*, qui empêchait de distinguer son visage. Or, en entendant la voix du vieux maître, il avait immédiatement fait le rapprochement. Il avait même eu des palpitation en se disant : *Si ça se trouve...*

5

Si ça se trouve, le bonze de l'autre jour n'était autre que ce Takuan... Certes, le vieux bonhomme avait intrigué Ichiganbô sur le moment, mais jamais il n'aurait imaginé que ce bonze oserait venir jusqu'ici avec la fille de l'aubergiste de Koga. C'est pourquoi Ichiganbô était resté muet de stupeur en apercevant O-Tone derrière la natte du véhicule.

— Voici donc la fille en question. A ce qu'elle dit, cet homme malfaisant aurait prétendu être Katô Akinari, seigneur d'Aizu. Bien évidemment, je lui ai expliqué qu'il ne pouvait s'agir que d'un mensonge, mais que vois-je devant mes yeux ébahis ? Un

homme, planté là comme un bâton, et qui ressemble énormément à ce fameux usurpateur ! O-Tone, regarde-le bien. Tu vas nous dire si c'est ton agresseur. Nous parlons de l'individu qui t'a violée et humiliée. A cause de lui, tu as pleuré des larmes de sang et juré que tu l'égorgerais à coups de dents la prochaine fois que tu le verrais. Approche-toi et examine-le bien. Si jamais tu le reconnais, ma foi, il ne te restera plus qu'à le mordre !

La jeune fille, toujours agenouillée, se releva en haletant de rage. Elle fit un pas, un deuxième, puis un troisième vers Akinari. L'ayant détaillé, elle opina de la tête.

Le grand maître laissa exploser sa colère contre les hommes d'Aizu :

— Et alors, vous tous, là, pourquoi restez-vous bouche bée ? Vous m'avez traité d'imposteur, mais je vous pardonne, parce que vous avez tout sauf le nez creux. Vous rendez-vous compte que vous avez devant vous un homme qui se fait passer pour votre seigneur et qui a réussi à pénétrer dans votre fief à votre insu ? Bon, puisque vous m'avez toujours l'air aussi endormis, je m'en vais donc le démasquer moi-même, dit-il en prenant O-Tone par la main et en s'avançant vers Akinari.

Ichiganbô retint Ginshirô, qui avait failli décoller du sol comme un papillon attiré par la flamme, puis il alla s'interposer entre son maître et le bonze.

— Vous avez devant vous le seul et unique seigneur Katô Akinari, affirma-t-il d'une voix sombre, en gémissant presque.

Takuan écarquilla exagérément les yeux.

— Quoi ? Celui-là serait donc le vrai ? fit-il en scrutant le daimyô de la tête aux pieds. Messire, si

vous êtes vraiment Katô Akinari, vous auriez dû me reconnaître ! Voyons, c'est moi, Takuan...

— Ah, c'est que je ne vous avais pas croisé depuis longtemps, maître Takuan, répondit Akinari en claquant des dents. Je suis content de vous voir en aussi bonne forme.

— Oh, mais c'est donc vrai ! C'est le bon ! Quelle surprise, tout de même... O-Tone, ma petite O-Tone, il est tout à fait normal que tu l'aies pris pour l'autre. Cet Akinari-ci ressemble vraiment à son imposteur. A moins que ce ne soit l'inverse... Bref. Je dois avouer que voilà la plus grosse surprise de toute ma vie. Et j'ai soixante et onze ans ! Je crois que nous nageons en plein quiproquo. Allons-nous-en, dit-il en poussant la jeune fille vers la chaise. Messieurs, comme je viens de vous le dire, un criminel audacieux, un imposteur qui ressemble trait pour trait à votre seigneur commet des méfaits sur la route. Montrez-vous extrêmement vigilants. Enfin, si vous le pouvez... Bon, alors, messire Katô, c'est oui ou c'est non ? Nous permettez-vous de traverser votre territoire ?

Akinari hocha discrètement la tête en guise de réponse.

— Quel dommage que vous ne puissiez pas séjourner dans notre fief, grand maître ! commenta Ginshirô. Ce serait un grand honneur pour nous de recevoir un personnage tel que vous. Vous pourriez peut-être vous arrêter au château Tsurugajô pour une nuit ou deux... N'est-ce pas, seigneur Katô ?

Le samouraï était le seul des hommes d'Aizu à avoir un regain d'énergie, semblait-il ; il avait même l'air de déborder d'entrain.

— Je le savais, soupira Takuan. Il fallait que ça arrive. Au tout début de mon périple, j'avais prévu

d'emprunter la route de Yonezawa pour me rendre à Kaminoyama. Mais quand j'ai appris que l'on m'attendait en chemin pour me réserver des accueils aussi chaleureux que le vôtre, j'ai préféré changer d'itinéraire. Je ne souhaite rien d'autre que de flâner au gré de ma fantaisie. C'est pourquoi je vous remercie pour votre hospitalité, mais je vous demande de ne pas vous soucier de moi. Bon, je l'avoue, capricieux que je suis, il se pourrait que j'arrête notre convoi de temps à autre dans des lieux que je trouverais charmants... Pardonnez mon égoïsme, mais je tiens à voyager à mon rythme, en faisant étape à ma guise.

— Tout de même, insista Ginshirô, rendez-vous compte ! S'il vous arrivait quoi que ce soit pendant que vous traversez le fief, notre réputation en pâtirait auprès du shôgun.

Le samouraï repensa alors aux différents incidents survenus sur la grand-route d'Oshû ; certaines scènes en particulier lui revenaient en mémoire, telles des images se succédant dans un kaléidoscope.

Takuan s'était ouvertement moqué de son seigneur tout à l'heure... Ginshirô en déduisit qu'il éprouvait de l'antipathie envers le clan d'Aizu.

J'ai entendu parler de ce bonze excentrique à Edo. Pas seulement excentrique, en fait. Il s'est opposé au shôgunat autrefois et n'a jamais fait amende honorable. Il se peut qu'il garde rancune à la maison d'Aizu depuis que nous avons enlevé la fille de l'aubergiste à Koga. A moins que cela ne remonte à plus loin...

Les sept autres chaises sont-elles bien occupées par des maîtresses du shôgun... ? Ah, décidément, le chiffre sept, jadis porte-bonheur pour Aizu, n'est plus que maléfique aujourd'hui !

Ginshirô luttait contre l'envie d'aller inspecter l'intérieur des chaises à porteurs quand il se rappela soudain un autre incident curieux.

— Maître Takuan, nous nous sommes déjà rencontrés, vous et votre groupe, sur la grand-route d'Oshû, n'est-ce pas ?

— Ah bon ?

— Si je me souviens bien, vous étiez huit à ce moment-là...

— Vraiment ?

Takuan l'écoutait, les paupières à demi fermées. Le beau visage balafre de Ginshirô blêmit.

— Pourtant, vous êtes treize à présent, sans compter cette jeune fille. Cela fait cinq personnes de plus, si je ne m'abuse. Il faudrait au moins que nous sachions combien vous êtes, car sinon, on pourrait nous reprocher notre légèreté s'il vous arrivait quoi que ce soit pendant que vous traversez notre fief. Il serait également souhaitable que nous puissions annoncer votre arrivée aux...

Takuan ouvrit grand ses yeux ; ils lançaient des flammes sous ses sourcils blancs.

— Quelle insolence, espèce de sale gamin ! Je ne peux pas me taire plus longtemps, gronda-t-il avec une voix étonnamment puissante au vu de la maigreur de son corps. Bon, ces chaises transportent sept femmes, es-tu satisfait maintenant ?

A ces mots, un silence pesant retomba sur le col. Même les nuages qui se déplaçaient dans le ciel donnèrent l'impression de se figer, l'espace d'un instant. Seul le bras que Kôshichirô reposait sur son sabre tressaillit discrètement.

— Hé quoi, tu nous trouves donc si suspects, moi et la troupe qui m'accompagne ? Alors écoute-moi

bien, dit le bonze en baissant la voix de façon presque inquiétante. Effectivement, il y avait sept moines avec moi au début du voyage. Trois d'entre eux sont repartis pour Edo à mi-parcours afin d'aller régler quelques affaires. Quatre sont restés, et un autre que j'avais envoyé en éclaireur nous a rejoints : d'où les cinq moines que tu vois là. Tu as bien suivi mon calcul ?

— Et les sept femmes à bord des chaises à porteurs... qui... qui sont-elles ?

— Tu veux les voir, c'est ça ? Hum, malheureusement, je ne peux pas te les montrer.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que... fit Takuan en s'esclaffant de dédain, parce que ce sont des favorites du shôgun.

— Hein ?

— Bon, il faut que cela reste secret, mais je vais te le révéler quand même, à titre confidentiel, aussi confidentiel que ce que j'ai dit tout à l'heure à propos du daimyô. En fait, le shôgun actuel est lui aussi un peu trop... lascif. Enfin, assez pour que l'on puisse redouter que ses aventures amoureuses finissent par le tuer un jour, s'il continue à ce régime-là. C'est pourquoi je me suis senti obligé d'intervenir et, avec la complicité de Kasuga-no-tsubone, l'ancienne nourrice du shôgun, et celle de Matsudaira Izu-no-kami, le célèbre Izu-le-Rusé, membre du conseil des anciens du shôgun, j'ai fait enlever sept favorites avec lesquelles le shôgun entretenait des liaisons particulièrement... torrides. Tu comprends bien que si elles avaient quitté Edo en même temps que moi, on nous aurait remarqués. Je les ai donc fait partir pour Shirakawa avant moi. Je les ai retrouvées là-bas un peu plus tard et depuis, nous voyageons de concert, comme tu

le vois. Je savais qu'on attendrait ma venue à Fukushima, alors j'ai préféré changer d'itinéraire. C'est également la raison pour laquelle nous voyageons incognito à bord de ces humbles chaises. Cela te donne, je pense, une idée de tout le mal que je me suis donné.

Takuan avait raconté cette histoire sur un ton si insouciant qu'il était impossible de savoir s'il disait vrai. Mais il réussit au moins à désarçonner son interlocuteur : le samouraï ne trouva rien à redire.

— Je compte leur faire faire un petit séjour dans une chaumière à Kaminoyama, où j'ai passé trois ans d'exil particulièrement agréable dans mon jeune âge, le temps qu'elles se calment... Tu comprends mieux maintenant pourquoi je ne peux te laisser les voir. A ce propos, vous devriez avertir tous ceux que vous informerez de notre passage qu'ils perdront la vue si jamais ils cherchent à les apercevoir.

Soudain, une voix s'éleva des entrailles de la terre :

— Ichiganbô... Tranche donc voir les nattes des sept autres chaises !

Le samouraï leva la tête d'un coup sec : la voix était celle d'Ashina Dôhaku, assis par terre à ses pieds.

Takuan n'avait pas cessé de jeter des regards furtifs dans sa direction tout en parlant depuis tout à l'heure. Quelque chose le tracassait : cet homme ressemblait étrangement au grand prier Tenkai. Seuls sa barbe et ses cheveux noirs le différenciaient de ce dernier. Un second doute affreux avait saisi le cœur de Takuan et ne le quittait plus : l'homme dégageait une énergie vitale proprement surhumaine, pour ne pas dire démoniaque.

Takuan avait déjà une idée de la réponse, pourtant il posa tout de même la question :

— Monseigneur Katô, qui est cet homme ?

— Euh... un de mes vassaux. A... Ashina Dôhaku est son nom.

— Aurait-il l'intention de vous faire perdre la face en public et ruiner votre fief ?

Dôhaku regarda à son tour Takuan. Le curieux vieillard de cent sept ans et le joyeux bonze de soixante et onze ans se toisèrent avec des regards terribles.

— A... attendez.

Si Akinari avait poussé ce gémissement involontaire, ce n'était pas parce qu'il venait de comprendre le sens des paroles de Takuan, mais parce que la tension entre les deux sages le dépassait.

— Dôhaku, que... que dis-tu ? demanda le seigneur d'Aizu.

— Ichiganbô, es-tu devenu sourd ? lança Dôhaku sans s'émouvoir et comme s'il n'avait pas entendu ce que venaient de dire Akinari et Takuan à son égard. Je veux voir l'intérieur des sept chaises ! Et si ce sont des suivantes du shôgun qui se trouvent à l'intérieur, alors je veux bien que les quatre cent mille *koku* du fief d'Aizu retournent à la disposition du shôgun !

Ichiganbô mit aussitôt un genou à terre. Avant même que Takuan n'ait eu le temps d'intervenir, en un éclair le samouï avait tiré de sous son habit son fameux fouet en cuir...

Mais il repéra alors du seul œil qui lui restait un panache de fumée blanche, qui s'élevait vers le ciel bleu sur un sommet au loin.

— Ah... le signal !

Oubliant le fouet, il se releva.

Les samourais d'Aizu se retournèrent d'un bond et aperçurent cinq autres signaux de fumée qui s'étaient

propagés d'un sommet à un autre telle une traînée de poudre.

Les hommes d'Ashina en faction sur la montagne, le long de la frontière, avaient reçu pour instruction d'alerter ainsi le *bansho* depuis les cols environnants dès qu'un individu louche tenterait de s'infiltrer clandestinement dans le fief d'Aizu.

— Un malfaiteur !

— Un malfaiteur vient de pénétrer sur notre territoire !

Les samourais se levèrent et se précipitèrent vers la montagne voisine avec une agilité et une violence qui laissèrent Takuan stupéfait. Jusqu'à présent, il avait pris les hommes aux casques *jingasa* pour de simples gens d'armes de rang inférieur, mais il venait de comprendre qu'ils n'avaient rien de guerriers de second ordre.

Voici donc les fameux hommes du clan Ashina...

Tout en les regardant s'éloigner, Takuan repéra soudain d'autres silhouettes coiffées de casques *jingasa* qui volaient d'arbre en arbre sous le couvert de la forêt.

Pourvu que Jûbei s'en sorte...

6

De l'endroit où les trois guetteurs d'Aizu se tenaient, les neuf chaises à porteurs alignées au sommet du col paraissaient neuf scarabées affreusement sales.

Soudain, ils avaient vu un bonze à la longue barbe blanche descendre de l'une d'elles pour s'adresser à Katô en se rengorgeant.

Ils n'entendaient évidemment rien de ses propos,